

PARTIE 1 : LES AVENTURES DE RENART

Le Prologue

Conteur : Vincent

Mimes : Julie et Sylvain

Le Conteur - Seigneurs, vous avez assurément entendu conter bien des histoires mais vous ne connaissez pas la grande guerre, qui ne finira jamais, de Renart et de son compère Ysengrin. Si vous voulez, je vous dirai comment la querelle prit naissance et avant tout, comment vinrent au monde les deux barons.

Le Livre nous dit donc que le bon Dieu, après avoir puni nos premiers parents comme ils le méritaient, et dès qu'ils furent chassés du Paradis, eut pitié de leur sort. Il mit une baguette entre les mains d'Adam et lui dit que, pour obtenir ce qui lui conviendrait le mieux, il suffisait d'en frapper la mer. Adam ne tarda pas à faire l'épreuve : il étendit la baguette sur la grande eau salée ; soudain il en vit sortir une brebis.

Adam. Voilà qui est bien. La brebis restera près de nous, nous en aurons de la laine, des fromages et du lait.

Le Conteur - Ève, à l'aspect de la brebis, souhaite quelque chose de mieux.

Ève. Deux brebis vaudront mieux qu'une. Laisse-moi donc frapper à mon tour.

Le Conteur - Adam, nous le savons pour notre malheur, ne pouvait rien refuser à sa femme. Il lui donne la baguette et elle l'étend sur les flots. Aussitôt parut un méchant animal, un loup, qui, s'élançant sur la brebis, l'emporta vers la forêt voisine. Aux cris douloureux d'Ève, Adam reprit la baguette : il frappe. Un chien s'élança à la poursuite du loup, puis revient ramenant la brebis déjà sanglante. Grande alors fut la joie de nos premiers parents. Depuis, chien et brebis ne peuvent vivre sans la compagnie de l'homme. Et toutes les fois qu'Adam et Ève firent usage de la baguette, de nouveaux animaux sortirent de la mer : mais avec cette différence qu'Adam faisait naître les bêtes apprivoisées, Ève les animaux sauvages qui tous, comme le loup, prenaient le chemin des bois.

Au nombre des derniers se trouva le goupil, au poil roux, au naturel malfaisant, à l'intelligence assez subtile pour décevoir toutes les bêtes du monde. Renart avait pour oncle sire Ysengrin, homme de sang et de violence, patron de tous ceux qui vivent de meurtre et de rapine. Voilà pourquoi, dans nos récits, le nom du loup va se confondre avec celui d'Ysengrin.

Et maintenant, Seigneurs, que vous connaissez Ysengrin le loup et Renart le goupil, écoutez tout ce que je sais de la vie de Renart et d'Ysengrin.

Les bacons d'Ysengrin

Hersant : Alexia

Ysengrin entre par Jardin suivi de Renart.

Ysengrin - Dame Hersent, range les rognons et les rates, aujourd'hui, on mange des bacons.

Ysengrin voit Renart.

Qu'est-ce, cher neveu ? Qu'as-tu ? tu me semble bien mal en point.

Renart - Oui, je suis malade.

Ysengrin - Vraiment ! Tu n'as pas déjeuné, aujourd'hui ?

Renart - Non, et même, je n'en ai pas envie.

Ysengrin - Allons donc !

Il va en Cour s'adresser à Hersent.

Dame Hersent, levez-vous tout de suite, préparez à ce cher neveu une brochette de rognons et de rates. Il ne la refusera pas.

Renart - Voilà des bacons bien aventurés ! savez-vous, mon cher oncle, que si l'un de vos voisins (n'importe lequel, ils se valent tous) les apercevait, il en voudrait sa part ? A votre place, je ne perdrais pas un moment pour les détacher et je dirais bien haut qu'on me les a volés.

Ysengrin - Bah ! je n'en suis pas inquiet ; et tel qu'on peut les voir qui n'en saura jamais le goût.

Renart - Comment ! si l'on vous demandait ?

Ysengrin - Il n'y a personne qui tienne. Je n'en donnerais pas un morceau à mon neveu, à mon frère, à qui que ce soit au monde.

Renart n'insiste pas. Il mange ses rognons, et prend congé.

Ysengrin accroche les bacons au plafond et s'endort.

Renart revient à la nuit tombée et emporte les bacons. Au matin Ysengrin se réveille (pendant ce temps Renart mange les bacons).

Ysengrin - Qu'est cela ? le toit ouvert, les bacons, mes chers bacons enlevés. Au secours ! au voleur ! Hersent ! Hersent ! nous sommes perdus ! Quelle aventure ! Nous, dépouillés par des voleurs ! A qui nous plaindre ?

Renart - Eh ! cher oncle, qu'avez-vous ? vous me paraissez très en colère.

Ysengrin - Nos trois beaux bacons, tu sais ? on me les a volés !

Renart - Ah ! c'est bien cela ! Oui, voilà comme il faut dire. Mais ce n'est pas tout, il faut le crier dans la rue, qu'on vous les a pris. Et, comme ça, personne ne vous ennuiera plus.

Ysengrin - Eh ! je te dis la vérité ; on m'a volé mes bacons, mes beaux bacons.

Renart - Allons ! ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela : tel se plaint, je le sais, qui n'a pas le moindre mal. Vos bacons, je sais bien que vous les avez mis en lieu sûr pour vos parents et vos amis. Vous avez bien fait et je vous approuve fort.

Ysengrin - Comment ! mauvais plaisant, est-ce que tu te moques de moi ? Tu ne me crois pas ? je te dis qu'on m'a volé mes bacons.

Renart - Dites, dites toujours.

Hersant - Ce n'est pas bien de ne pas nous croire. Si nous les avons, ce serait pour nous un plaisir de les partager.

Renart - Dame, je sais que vous connaissez toutes les ruses. Pourtant vous avez beaucoup de perte : votre maison est trouée. C'est par là que vos voleurs sont passés.

Hersant - Mais oui, Renart, c'est la vérité.

Renart - Oui, c'est, ça ! Vous ne sauriez dire autre chose.

Ysengrin - Renart, cela ne me fait pas rire. Je suis furieux que mes bacons aient été volés. Pour moi, c'est une grande perte.

Renart ne répond plus. Il s'éloigne tout joyeux tandis qu'Ysengrin et dame Hersant restaient tristes et abattus.

Renart et les anguilles

Conteur : Alexia

Marchands : Vincent/Stéphane

Le Conteur - Quand le doux temps d'été faisait place au rigoureux hiver, Renart était souvent à bout de provisions. Un de ces tristes jours de profonde disette, il sortit de Maupertuis, déterminé à n'y rentrer que les poches gonflées. D'abord il se glisse entre la rivière et le bois dans une jonchère, et quand il est las de ses vaines recherches, il approche du chemin ferré, s'accroupit dans l'ornière, tendant le cou d'un et d'autre côté. Rien encore ne se présente. Dans l'espoir de quelque chance meilleure, il va se placer devant une haie, sur le versant du chemin : enfin il entend un mouvement de roues. C'était des marchands qui revenaient des bords de la mer, ramenant des harengs frais ; leurs paniers crevaient sous le poids des anguilles.

Il rampe sans être aperçu jusqu'au milieu du chemin il s'étend et se vautre, jambes écartées, la langue pantelante, sans mouvement et sans haleine. La voiture avance ; un des marchands regarde, voit un corps immobile, et appelant son compagnon :

Marchand 1 - Je ne me trompe pas, c'est maître Renart !

Ils vont à Renart. Ils le poussent du pied mais Renart ne remue pas.

Marchand 2 - Tu as dû mourir de froid et de faim.

Marchand 1 - Tant pis pour lui, mais tant mieux pour nous ! Sa fourrure est encore en bon état.

Ils le retournent.

Marchand 2 - Que peut valoir sa pelisse ?

Marchand 1 - Quatre livres.

Marchand 2 - Dis cinq et pour le moins ; voyez sa gorge, comme elle est blanche et fournie ! C'est la bonne saison. Jetons-le sur la charrette.

Ils le saisissent par les pieds, et le lancent entre les paniers.

Heureux, ils s'installent pour manger.

Pendant ce temps, Renart ouvre un œil, puis deux. Doucement, avec son museau et ses pattes, il soulève le couvercle d'un panier plein de belles anguilles, rondes et grasses. Maître Renard en avale deux. Puis il choisit les plus belles, il les met autour de son cou comme un collier et hop, il saute à terre.

Les Marchands ont entendu du bruit. Ils se retournent et regardent derrière eux. Plus de renart, et le panier d'anguilles est grand ouvert.

Renart - Dieu vous maintienne en joie, beaux vendeurs de poisson ! J'ai fait avec vous un partage de frère : j'ai mangé vos plus gros harengs et j'emporte vos meilleures anguilles ; mais je laisse le plus grand nombre.

Marchand 1 - Renart, voleur !

Marchand 2 - Bandit ! Rends-moi mes anguilles !

Renart - Voleur, moi ? Pas du tout ! La preuve, pour payer vos poissons, je vous promets que quand je mourrai, je vous laisserai ma fourrure en héritage. Vous n'aurez qu'à la vendre au marché. En attendant, je vous jure d'y faire très attention et de ne jamais l'abîmer !

Mais le goupil ne les redoutait guère : il avait les meilleures jambes.

Marchand 2 - Voyez comme il a dégagé nos paniers ; puisse-t-il en crever au moins d'indigestion !

Marchand 1 - Moralité, il ne faut jamais vendre la peau de Renart avant de l'avoir mis en terre.

Tibert et l'andouille

Tibert : Cédric

*Renart dort en FC. Tibert entre d'AC**Tibert et Renart se rencontrent. Tibert, à la vue de Renart, s'écarte précipitamment.*

Renart - Tibert ! Quel bon vent vous amène ?

Tibert se tient à distance.

Voyons, Tibert, n'ayez pas peur. Approchez et nous parlerons. Auriez-vous déjà oublié la foi que vous m'avez jurée ? Que craignez-vous que je vous fasse ? N'allez pas vous imaginer que je puisse en rien vous trahir. D'ailleurs, je n'ai pris ce sentier qu'espérant vous y rencontrer.

Tibert regarde Renart d'un air peu convaincu. Il aiguise ses griffes et s'apprête à se défendre, s'il le faut. Renart est de plus en plus patelin :

Tibert, je trouve qu'ici-bas, il n'y a que mauvaises gens qui refusent de s'entraider qui ne songent qu'à se tromper. Et l'on ne trouve plus personne qui dise vrai ou qui soit loyal. Cependant, la chose est prouvée : qui cherche à abuser autrui, récolte ce qu'il a semé. Les traîtres sont toujours punis et je ne veux pas être traître, car tromper et faire le niais conduisent toujours à une triste fin.

Tibert se laisse convaincre des bonnes intentions de Renart. Les voilà donc partis tous deux. Soudain, dans un champ tout proche, ils trouvent une andouille de belle taille.

Tibert - Que vois-je là ?

Renart - Une andouille ! Don du ciel !

Il se précipite et s'empare de l'andouille.

Tibert - Par Dieu, Renart ! J'ai le droit d'en avoir ma part.

Renart - Bien sûr ! Qui veut vous en priver ? Ne vous ai-je pas ma foi juré ?

Tibert - Cher compagnon, mangeons-la donc !

Renart - Pas ici. Nous risquons d'être dérangés. Il vaut mieux l'emporter plus loin.

Tibert - Bon !

Il soupire mais suit Renart. Chemin faisant

Comme vous vous y prenez mal ! Comment portez-vous cette andouille ! Elle traîne dans la poussière et en plus vous bavez dessus. J'en ai l'estomac retourné. Si vous continuez comme ça, c'est sûr que je vous donne ma part.

Renart, la bouche encombrée par l'andouille, fait entendre des grognements inintelligibles.

Moi, je m'y prendrais autrement.

Renart - Ah ! Oui ? Et dites-moi donc comment !

Tibert - Donnez-la-moi, vous allez voir.

Renart - donne l'andouille puis, à part : C'est ça, porte l'andouille, tu n'en seras que plus facile à attraper !

Tibert se charge de l'andouille qu'il jette sur son dos.

Tibert - C'est ainsi qu'il faut la porter. Elle ne traîne pas à terre et je ne bave pas dessus. Que diable ! Un peu de distinction !

Tibert voit la croix.

Allons là-bas jusqu'à ce tertre où je vois plantée une croix, et nous nous régalerons de cette andouille.

Tibert part en courant.

Renart - Compagnon, attendez-moi donc !

Tibert - Allons, Renart, ne craignez rien, Vous verrez, tout finira bien... Mais hâtez-vous de me rejoindre.

Tibert grimpe sur la croix et s'assoit sur l'un de ses bras. Renart, déconfit, se rend compte qu'il a été berné.

Renart - Tibert, que se passe-t-il donc ? Pourquoi avez-vous grimpé là-haut ?

Tibert - Tout va bien, venez me rejoindre, allons, venez donc manger avec moi !

Renart, hésitant - Voyons, compagnon, sans façon ! je préfère que vous redescendiez plutôt, car je crains fort le vertige si j'essaie de monter là-haut...

Tibert rit.

... Ou alors, jetez-moi ce qui me revient et je vous en tiendrai pour quitte.

Tibert - Renart, que me chantez-vous là ! Ma parole, vous êtes ivre. Vous devez pourtant bien savoir ce que peut valoir cette andouille. C'est une andouille sanctifiée qu'on ne peut manger autre part qu'à l'église ou sur une croix. Il faut la traiter avec hauteur.

Renart - Certes, Tibert, mais laissez vos scrupules. Là-haut, la place est mesurée, Nous risquerions de chavirer... Alors, agissez noblement, si vous ne voulez pas descendre. Vous m'avez juré par votre foi d'être mon compagnon fidèle. Or, quand des compagnons ensemble trouvent quoi que ce soit, ils doivent, ce me semble, le partager. Aussi, vous ne pouvez pas vous renier. Partagez là-haut cette andouille Et jetez-moi ma part en bas ... je prendrai le péché sur moi ...

Tibert, faussement scandalisé - par ma foi, je n'en ferai rien. Vraiment, Renart, vous me décevez ! Vous êtes pis qu'un hérétique en me demandant de jeter ce que l'on doit tant honorer. Et s'il y a dans la religion un objet plus qu'un autre sacré, C'est bien l'andouille, vous le savez ! Ne vous en a-t-on pas souvent parlé ?...

Renart *soupirant* - Oui... L'andouille est un objet sacré !

Tibert - Bien ! ... Alors voici ce que vous devez faire. Pour cette fois, résignez-vous. Mais je vous fais la promesse que la prochaine andouille qu'on trouvera Vous appartiendra tout entière... Messire, soyez patient, c'est chose commune qu'une andouille dans un champ !

Renart, *rageant* - Une andouille dans un champ !... Ah ! Tibert ! Tibert ! Soyez-en sûr, Vous retomberez dans mes pattes. Allez ... Donnez-m'en un morceau, Sinon ...

Tibert, *commençant à manger* - Vous m'étonnez au plus haut point. Ne pouvez-vous donc attendre d'en trouver une bien plus tendre qui sera à vous tout entière ? Décidément, l'abstinence ne vous vaut rien !

Renart gémit en tournant en rond autour de la croix. Tibert mange avec force démonstrations d'appétit.

Renart, vraiment, je me réjouis que vous pleuriez ainsi sur vos péchés. Que Dieu qui voit ce repentir allège votre pénitence.

Renart - Pour l'instant, je ne peux rien faire mais vous finirez bien par descendre... Au moins lorsque vous aurez soif...

Tibert *riant* - Ah ! je vois que vous ignorez combien Dieu m'aime et me protège. Il a prévu un creux, dans cette croix, où je peux étancher ma soif car il a plu tout récemment !

Il asperge Renart en soufflant sur l'eau.

Renart, *s'ébrouant* - Vous descendrez bien tôt ou tard.

Tibert - En tout cas, pas avant des mois.

Renart - Peut-être pas avant des mois mais sûrement avant sept ans !

Tibert - Ainsi vous m'assiégeriez tout ce temps ! Est-ce que vous pouvez le jurer ?

Renart - Parbleu ! je jure de vous assiéger jusqu'à ce qu'enfin je vous tienne entre mes dents !

Tibert - Entendu !... Mais vous serez damné si vous ne tenez pas serment. Pour qu'il soit plus fort encore jurez aussi sur cette croix !

Renart - Oui ... oui... je jure de rester ici jusqu'à la fin. Vous me croyez ?

Tibert - Vous avez fait ce qu'il fallait. Mais quelque chose me désole et je me sens plein de pitié : c'est que vous n'avez rien mangé et vous devrez jeûner... SEPT ANS ! Pourrez-vous résister autant ?

Renart - Ne vous en faites donc pas tant.

Tibert - Bon, alors, je ne dis plus rien. Mais vous, ne bougez pas d'ici ! Mon andouille m'appelle la ferai-je languir ?

Il mange toujours aussi bruyamment. Renart grogne. Soudain, on entend des jappements.

Renart - Tibert, avez-vous entendu ?

Tibert - Attendez et surtout ne bougez pas. Vous l'avez juré, n'est-ce pas !

Renart - Mais...

Tibert - C'est une douce mélodie provenant d'une procession qui traverse cette campagne. A travers les haies, les buissons, ils vont chantant messe et matines, puis ils chanteront pour les morts et prieront devant cette croix.

Renart - Ces moines ont des voix de chiens... Euh ! je préfère...

Il se lève.

Tibert - Renart, pour quel office est-ce que vous vous préparez ? Qu'avez-vous l'intention de faire

Renart - Je tiens à m'éloigner d'ici.

Tibert - Vous éloigner, est-ce possible ? Que faites-vous de vos serments ? Restez ici, je vous l'ordonne. Par Dieu, si vous vous enfuyez il vous faudra en rendre compte devant le roi Noble et sa cour, car vous y serez appelé pour répondre de vos parjures. N'oubliez pas que vous avez deux fois juré de demeurer sept ans ici à m'assiéger !

Les aboiements sont très proches.

Renart, *s'enfuyant* - Tibert, le malin, tu parles trop ! je saurai bien te retrouver.

Tibert, *descendant de la croix pendant que l'on entend les chiens à la poursuite de Renart* - Cette andouille, je le jurerais par ma foi, fut bien meilleure sur cette croix, avec, à mes pieds, Renart le roux pour pénitent !

Il sort en riant.

La Mésange le baiser de paix.

Baiser de paix. — Cette cérémonie était souvent un symbole d'investiture. Le vassal était quelquefois tenu de baiser le pied de son suzerain.

*Mésange : Alexia
Le Conteur : Stéphane*

Le Conteur - Renart commençait à se consoler des méchants tours de Tibert ...

Renart - Je commence à me consoler des méchants tours de Tibert

Le Conteur - ... quand, sur la branche d'un vieux chêne, il aperçut la Mésange ...

Renart - Tiens, une Mésange. (*un temps.*) Une Mésange ?

Le Conteur - ... laquelle avait déposé sa couvée dans le tronc de l'arbre.

Une couvée de 6 à 12 œufs par an (avril-mai), parfois deux.

Renart la salue bien bas.

Renart, lui donna le premier salut. - Bonjour chère amie, descendez donc m'embrasser. J'attends de vous le baiser de paix, et j'ai promis que vous ne le refuseriez pas.

La Mésange - À vous, Renart ? Il n'en est pas question. On ne peut être l'ami d'un brigand de votre espèce. Bon, si vous n'étiez pas ce que vous êtes, si l'on ne connaissait vos tours et vos malices, mais vous avez fait tant de mauvais coups à tant d'oiseaux, à tant de biches ... Le mal vous a tellement corrompu qu'il est impossible de vous faire confiance.

Renart - Que vous êtes peu charitable ! votre fils est bien mon filleul par la grâce du saint baptême, et je ne songe pas à mal, je vous assure. Mais si je l'avais fait, je ne choiserais pas un jour comme celui-ci pour recommencer. Écoutez-bien : sire Noble, notre roi, vient de proclamer la paix générale ; plaise à Dieu qu'elle soit de longue durée ! Tous les barons l'ont jurée, tous ont promis d'oublier les anciens sujets de querelle. Aussi les petites gens sont dans la joie. Le temps est passé des disputes, des procès et des meurtres. Chacun aimera son voisin, et chacun pourra dormir tranquille.

La Mésange - Savez-vous, Renart, que vous dites là de belles choses ? Je veux bien les croire à demi ; mais cherchez ailleurs qui vous baise, ce n'est pas moi qui donnerai l'exemple.

Renart - En vérité, commère, vous poussez la défiance un peu loin ; je m'en consolerais, si je n'avais juré d'obtenir le baiser de paix de vous comme de tous les autres. Tenez, je fermerai les yeux pendant que vous descendrez m'embrasser.

La Mésange - S'il est ainsi, je le veux bien. Voyons vos yeux : sont-ils bien fermés ?

Renart - Oui.

La Mésange - J'arrive.

Cependant l'oiseau avait garni sa patte d'un petit flocon de mousse qu'il vint déposer sur les barbes de Renart. À peine celui-ci a-t-il senti l'attouchement qu'il fait un bond pour saisir la Mésange, mais ce n'était pas elle, il en fut pour sa honte.

La Mésange - Ah ! Voilà donc votre paix, votre baiser ! Il ne tient pas à vous que le traité ne soit déjà rompu.

Renart - Eh ! ne voyez-vous pas que je plaisante ? je voulais voir si vous étiez peureuse. Allons ! recommençons. Tenez, me voici les yeux fermés.

La Mésange, que le jeu commençait à amuser, vole et sautille, mais avec précaution. Renart montrant une seconde fois les dents.

La Mésange - Voyez-vous, vous n'y réussirez pas ; je me jetterais plutôt dans le feu que dans vos bras.

Renart - Mon Dieu ! pouvez-vous ainsi trembler au moindre mouvement ! Vous supposez toujours un piège caché. C'était bon avant la paix jurée. Allons ! une troisième fois, c'est là le vrai compte. En l'honneur de Sainte Trinité. Je vous le répète ; j'ai promis de vous donner le baiser de paix, je dois le faire, ne serait-ce que pour mon petit filleul que j'entends chanter sur l'arbre voisin.

Renart prêche bien sans doute, mais la Mésange fait la sourde oreille et ne quitte plus la branche de chêne. Cependant voici des veneurs et des braconniers, les chiens et les coureurs de damp Abbé, qui s'embatent de leur côté. On entend le son des des cors.

La Mésange - Renart ! pourquoi donc vous éloigner ? La paix n'est-elle pas jurée ?

Renart - Jurée, oui ; mais non publiée. Peut-être ces jeunes chiens ne savent-ils pas encore que leurs pères l'ont arrêtée.

La Mésange - Demeurez, de grâce ! je descends pour vous embrasser.

Renart - Non ; le temps presse, et je cours à mes affaires.

Renart et Tiécelin, le corbeau

La Vieille : Alexia

Tiécelin : Vincent

La Vieille entre avec du fromage. Elle semble ravie de son œuvre. Elle pose sur un rebord de fenêtre. Elle rentre dans sa maison. Tiécelin apparaît. Il jette un coup d'œil autour de lui : personne. Il dérobe le fromage. La Vieille entre pour chasser Tiécelin.

Elle entre de FJ, va poser le fromage en FC et rentre chez elle FJ

La Vieille. Coquin ! Tu ne l'emporteras pas au Paradis. Rends-moi ce fromage !

Elle lui lance des cailloux. Tiécelin la nargue juste avant de sortir.

Tiécelin - Tais-toi, tais-toi, La Vieille. Quand on te demandera qui l'a pris, tu diras : c'est moi, c'est moi ! Car la mauvaise garde nourrit le loup.

La Vieille - Que le diable te maudisse, oiseau de mauvais aloi.

Tiécelin se penche, et commence à manger le fromage. D'AC, Renart apparaît en traînant la jambe.

Renart - Mais ... je ne me trompe pas, c'est Tiécelin.

Tiécelin - Mais je ne me trompe pas, c'est Renart.

Renart - Que le bon Dieu vous protège, compère, vous et l'âme de votre père, le fameux chanteur ! Personne autrefois, dit-on, ne

chantait mieux que lui en France. Vous-mêmes, si je m'en souviens, vous faisiez aussi de la musique : est-ce que j'ai rêvé mais je me souviens que vous aviez appris à jouer de l'orgue ? Par ma fol, puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, vous consentirez bien, n'est-ce pas, à me chanter une petite ritournelle ?

Tiécelin ouvre aussitôt le bec et commence à chanter.

Tiécelin - Est-ce bien comme cela, Renart ?

Renart - Oui, ce n'est pas mal.

Il fait un grand effort pour chanter.

Mais, si vous vouliez, vous monteriez encore plus haut.

Tiécelin - Écoutez-moi donc.

Il fait un plus grand effort pour chanter.

Renart - Votre voix est belle.

Il chante de plus en plus fort.

Mais elle serait encore plus claire si vous ne mangiez pas tant de noix.

Tiécelin - Oui, mais moi, j'aime bien les noix.

Renart - Continuez pourtant, je vous prie.

Tiécelin s'oublie tant pour bien chanter, qu'il ouvre peu à peu les ongles et les doigts qui retenaient le fromage et le laisse tomber aux pieds de Renart. Renart semble faire un effort pour se lever.

Ah, Dieu ! que de maux le Seigneur m'a envoyés en ce monde ! Voilà que je ne puis changer de place, tant je souffre du genou. Et ce fromage qui vient de tomber, m'apporte une odeur infecte et insupportable. Rien de plus dangereux que cette odeur pour les blessures des jambes. Les médecins me l'avaient bien dit, en me recommandant de ne jamais en goûter. Descendez, je vous prie, mon cher Tiécelin, venez m'ôter cette abomination. Je ne vous demanderais pas ce petit service, si je ne m'étais l'autre jour rompu la jambe dans un maudit piège tendu à quelques pas d'ici. Je suis condamné à demeurer à cette place jusqu'à ce qu'une bonne emplâtre vienne commencer ma guérison. Mon Dieu ! hâtez-vous donc, avancez. Que pouvez-vous craindre de moi, pauvre impotent ?

Tiécelin s'approche, sans méfiance. Aussitôt qu'il le voit à sa portée, Renart bondit pour manger Tiécelin. Mais il rate Tiécelin qui remonte dans son arbre. Il laisse 3 ou 4 plumes entre les dents de Renart.

Tiécelin - Ah, traître ! je devrais bien savoir que vous me tromperiez ! J'en suis pour quatre de mes belles plumes. Mais, c'est là tout ce que vous aurez, méchant et puant larron que Dieu maudisse.

Renart - C'est une attaque de goutte qui m'a fait sauter, malgré moi.

Tiécelin - Garde le fromage, je te l'abandonne. Quant à ma peau, tu ne l'auras pas. Pleure et gémis maintenant à ton aise, je ne viendrais pas à ton secours.

Renart - Eh bien, va-t'en, braillard de mauvais augure. Cela me consolera de n'avoir pas pu te clore le bec. Par Dieu, voilà vraiment un excellent fromage. Je n'en ai jamais mangé de meilleur. C'est justement le remède qu'il me fallait pour le mal de jambe.

Les oublies d'Ysengrin

Un prêtre, chargé de victuailles, entre sur le plateau. Il s'installe, mange un peu et repart en oubliant une boîte remplie de ces gâteaux légers connus sous le nom d'oublies, que l'on découpait plus tard pour en faire des pains à chanter.

Renart arrive, trouve la boîte et il l'ouvre. Il trouve plus de cent oublies et les mange toutes à l'exception de deux qu'il garde pliées en double entre ses dents. Dans l'instant, il aperçoit Ysengrin venant à lui d'un pas rapide, essoufflé.

Ysengrin - Ah ! Renart. Sois le bienvenu !

Renart - Et vous, Ysengrin, Dieu vous garde et vous donne bon jour ! Peut-on savoir d'où votre seigneurie accourt si vite ?

Ysengrin - Je viens du bois où j'ai chassé longtemps sans rien trouver.

Renart - Eh bien, tant pis pour toi.

Ysengrin - Mais que manges-tu donc là ?

Renart - De bons et beaux gâteaux d'église. Des oublies.

Tout d'un coup, il n'est plus essoufflé.

Ysengrin - Des gâteaux ! tu les as trouvés où ?

Renart - Mais apparemment où ils étaient. Ils m'y attendaient, je suppose.

Ysengrin - Ah ! cher ami, partageons, je te prie.

Renart - Je vous les donne.

Ysengrin se précipite.

Je vous les donnerais même s'ils valaient une fortune.

Ysengrin mange les oublies de grand cœur.

Ysengrin - Renart, sais-tu que ces gâteaux sont fort bons ?

Ysengrin constate qu'il n'a plus rien.

Tu en as d'autres ?

Renart - Non, pour le moment.

Ysengrin - Eh bien, je le regrette. Par saint-Germain et l'âme de mon père, je sens une faim horrible. Je n'avais rien mangé aujourd'hui. Et malgré tes oublies, je me sens prêt à défaillir.

Renart - Prenez un peu de courage. Vous voyez là-bas cette église ? Allons-y, nous y trouverons autant d'oublies que nous voudrons.

Ysengrin - Ah ! cher ami Renart, s'il en était ainsi, je t'en serais reconnaissant toute ma vie.

Renart - Laissez-moi faire, et vous allez être content, je le promets sur ma tête. Marchez devant, je suivrai.

Ils courent et bientôt arrivent devant l'église que desservait le prêtre à la boîte d'oublies.

Sur l'autel se trouvent des oublies recouvertes d'une blanche serviette.

Ysengrin passe devant sans rien voir. Renart le rappelle.

Ysengrin - Dieu soit loué ! cela vaut encore mieux que les oublies.

Ysengrin se précipite. Il y trouve du pain, du vin et de bonnes viandes. Ysengrin a maintenant les victuailles en main. Il se tourne vers Renart.

Nous avons de quoi faire un excellent repas.

Renart - Oui, ça a un goût de reviens-y !

Ysengrin s'installe pour manger.

Ysengrin - Tiens, Renart, va prendre la nappe de l'autel, étends-la ici et apporte-nous du sel. L'honnête homme que ce prêtre, pour avoir si bien garni la huche ! Voilà tout préparé ; mangeons ce que Dieu nous envoie.

Tranquilles comme dans leur propre demeure, les deux compagnons s'assoient et mangent à qui mieux mieux.

Renart - Cher ami, je suis ravi de vous voir en si bon point. Versez et buvez, nous n'avons personne à craindre.

Ysengrin - Oui, buvons, il y a du vin pour trois.

Renart - Ça, nous ne faisons rien ; vous buvez à trop petits coups, je ne vous reconnais pas.

Ysengrin - Comment ! je lampe sans arrêter. Fais-moi raison, mon cher, mon bon ami Renart : je veux boire plus que toi.

Renart - Oh ! vous n'y arriverez pas.

Ysengrin - Moi ?

Renart - Songez que j'ai dix coups en avance.

Ysengrin - Ah ! Renart, tu ne dis pas la vérité. Tiens, have ! Drink ! Toi mieux boire que moi ! je viderais plutôt les deux coupes à la fois, la tienne et la mienne.

Renart fait semblant de boire. Ysengrin n'y voit plus rien. Il boit, boit toujours : tantôt il se croit le roi Noble entouré de sa cour, au milieu de son palais ; tantôt il pleure ses vieux méfaits et se déclare le plus grand pêcheur du monde.

Ysengrin se lève. Il tangué.

Renart, j'ai une idée. Dieu, en nous conduisant ici, doit avoir eu ses desseins sur nous. Si nous allions à l'autel chanter la messe ? J'ai appris à chanter quand j'étais jeune, et tu vas voir si je l'ai oublié.

Renart - Mais, il faut, avant tout, se garder de sacrilège. Pour chanter à l'autel on doit être prêtre, ou pour le moins clerc couronné. Et tu ne l'es pas, Ysengrin.

Ysengrin - Tu as raison, Renart. On y pourvoira. On-y-pour-pour-voira. Ne pourras-tu me faire la couronne qui me manque ? D'ailleurs, on peut renoncer à la messe. Je n'ai pas besoin d'être tonsuré pour chanter les vêpres.

Ils avancent vers l'autel, Ysengrin en longeant les murs pour y trouver le point d'appui dont il a grand besoin. Tout en l'accompagnant, Renart regardait de côté et d'autre. Il trouve l'aube.

Renart - Voilà, tout ce qu'il nous faut.

Ysengrin avait la langue trop embarrassée pour répondre. L'autre cependant reconnaît, sous la tour des cloches, la pierre du baptistère, il y puise de l'eau, et revenant à son compagnon :

Renart - Voyez, Ysengrin, le miracle que Dieu vient de faire pour vous ; regardez cette eau.

Ysengrin - C'est, que Dieu prend en gré notre service. Allons ! vite, je veux chanter la messe.

Il s'étend sur les dalles, et Renart lui tenant d'une main la tête verse de l'autre l'eau du bassin. Ysengrin supporte tout sans broncher, et Renart profitant de sa bonne volonté lui élargit la couronne jusqu'aux oreilles.

Ysengrin - Me voilà donc vrai prêtre ! Allons, tout de suite la messe ! commençons.

Renart - Mais auparavant, il faut sonner les cloches.

Ysengrin - Laisse-moi faire.

Il se met à sonner à sonner des cloches imaginaires avec la bouche. Renart est pris alors d'une telle envie de rire que la mort de tous ses parents ne la lui aurait pas ôtée. Il se cache comme il peut sous les barbes de son manteau, et lui crie :

Renart - Bon ! bon ! plus fort ! toujours plus fort ! Je crois qu'il n'y a pas un clerc, un marguillier capable de mieux sonner.

Ysengrin, la chasuble sur le dos, monte à l'autel, ouvre le missel, tourne et retourne les feuillets ; il pousse des hurlements qu'il regarde comme autant de traits mélodieux. Cependant Renart croyant le moment arrivé de déguerpir, laisse Ysengrin braire et hurler tout à son aise.

Les vilains réveillés en sursaut se portent vers le moutier.

Le bruit de la foule interrompt la messe de Ysengrin : il se retourne, s'étonne, la peur le prend et le dégrise. Tous alors le huent, le daubent, lui brisent les reins, lui enlèvent la moitié de l'échine. Le pauvre Ysengrin s'échappe enfin de l'église, criblé de blessures.

Ysengrin - Maudit soit Renart ! il me paiera cher un autre jour tous les coups que j'ai reçus ! Ah ! si je le retrouve, je n'irai pas porter ma plainte à la cour du roi Noble, je me ferai justice moi-même et je l'empêcherai d'essayer jamais des tours pareils. Mais j'aurais dû me tenir pour défié, et l'exemple d'Ysengrin pouvait bien me tenir lieu d'avertissement.

Parlant ainsi, il découvre sous un chêne maître Renart qui, l'air contrit, les yeux larmoyants, semblait arrêté pour l'attendre.

Ah ! vous voilà donc enfin, sire Ysengrin, soyez le bienvenu !

Ysengrin - Et moi, je ne vous salue pas.

Renart - Pourquoi ? quel mal ai-je donc fait ?

Ysengrin - Vous m'avez laissé seul, et sans m'avertir vous avez fermé la trouée du moutier. Ce n'est pas votre faute si je n'ai pas été assommé : il a fallu me défendre contre une centaine d'ennemis acharnés. Méchant nain, roux infâme ! Ah ! si je ne suis pas le premier, je pourrai bien être le dernier de ceux que vous aurez trahis.

Renart, d'une voix suppliante - Sire Ysengrin, je vous crie merci ; je sais que dans ces lieux écartés, vous pouvez me faire honte et préjudice ; mais j'atteste Hermeline, ma chère femme, Malebranche et Percehaie, mes deux fils, que je ne me souviens pas de vous avoir offensé. Ce n'est pas moi qui ai fermé le pertuis c'est le méchant trouvère. J'eus beau le supplier de s'en défendre, il me répondit par des menaces, si bien que le voyant prêt à me faire un mauvais parti, je n'eus plus qu'à me sauver par un petit sentier couvert que je connaissais. Je vous attendis sous ce chêne, inquiet de ce que vous alliez devenir, car je prévoyais avec chagrin qu'on vous attaquerait. Telle est la vérité, je sanglotais encore au moment où vous êtes arrivé.

Ces paroles firent tomber la colère de Ysengrin :

Ysengrin - Allons ! Renart, je veux bien vous croire, et ne garder de rancune que contre le trouvère dont j'emporte au moins, comme vous voyez, l'aube, l'aumusse, la chasuble, le fanon et la ceinture. Il en cherchera d'autres ? quand il voudra chanter messe à son tour.

Renart - Or, savez-vous, ce qu'il y aurait à faire ?

Ysengrin - Non.

Renart - Il faudrait demain porter ces vêtements à la foire et les y vendre, fût-ce au trouvère lui-même, s'il s'y présente.

Ysengrin - Voilà qui est bien pensé, mais d'abord reposons-nous, car je suis gravement meurtri et harassé. Quand nous aurons bien dormi, nous parlerons de la foire ; nous y porterons les habits, et nous en aurons, j'imagine, un assez bon prix.

Renart - Je le crois comme vous, et qui sait si nous ne trouverons pas moyen de nous venger de ceux qui vous ont tant maltraité, pour vous punir de votre zèle au service de Dieu ?

PARTIE 2 : LE PROCÈS DE RENART

La Convocation de Renart

*Tiecelin : Vincent
Noble : Stéphane
Vieille : Alexia*

Les Courtisans sont parmi le public. Noble entre suivi de Brun. Dès qu'il s'assied sur son trône, les Courtisans s'emportent.

Tibert - Renart est une crapule.

Tiecelin - C'est un escroc.

Hersant - Un voleur.

Tiecelin - Il faut vous venger.

Noble, se lève et restera debout - Seigneurs, vous me semblez bien en colère contre Renart. Le maraud vous a-t-il joué un mauvais tour ?

Tiecelin - Il a volé mon fromage.

Hersant - Il nous a volé nos jambons.

Tibert - Il a volé une andouille.

Noble - Seigneurs, ces cris et ce tapage me déplaisent. Je veux châtier Renart de façon exemplaire pour son crime et son orgueil. Que quelqu'un aille chercher Renart. Qu'on le force à venir pour qu'il soit jugé. Puis nous lui ferons quitter le royaume.

Brun - Sire, je suis valeureux. Je veux bien aller chercher Renart.

Le miel de Brun

Brun : Sylvain

Brun - Beau gentil sire, vous êtes le Prince de la terre. Envoyez-moi chercher Renart. Et si je le trouve, je le ramène.

Brun sort vers la maison de Renart.

Renart, je suis le messenger du roi. Sortez un instant pour entendre ce que notre sire vous demande.

Renart, *d'à travers sa lucarne. Il est en train de manger.* - Brun, mon ami, on vous a fait prendre une peine bien inutile : j'allais partir à la cour du roi aussitôt fini cet excellent met. Car vous le savez aussi bien que moi, Brun, quand un homme riche ou puissant vient en cour, tout le monde s'empresse autour de lui. C'est à qui tiendra son manteau. On lui sert le bœuf au poivre jaune. Toutes les viandes délicates qui passent devant le roi. Mais il en est autrement de celui qui n'a pas grande charge et force deniers. On le dirait sorti de la fiente de Lucifer. Il ne trouve place au feu ni à la table. Il est obligé de manger sur ses genoux. Et les chiens de droite et de gauche viennent lui enlever le pain des mains. Il boit une pauvre fois, deux fois tout au plus et du moindre. Il touche à une seule espèce de viandes. Et les valets ne lui donnent que des os à ronger. Tristement oublié dans un coin, il devra se contenter de pain sec, tandis que les grands et bons plats, servis par les queux et les sénéchaux à la table du maître, sont mis de côté pour être envoyés aux amies chères de ces cuistres que le démon puisse emporter ! Voilà, sire Brun, pourquoi j'ai, ce matin avant de partir, fait la revue de mes provisions de pois et de lard. Et c'est pourquoi je déjeune avec six denrées de frais rayons de miel.

Brun - Bon sang, mon ami ! Six rayons ? où pouvez-vous donc trouver tant de miel ? Ne pouvez-vous pas m'y conduire ? C'est la chose que j'aime le plus au monde.

Renart - Mon dieu ! Brun, si j'étais sûr de trouver en vous un véritable ami, je vous donnerais autant de ce miel excellent que vous en pourriez désirer. Il ne faut pas le chercher loin : à l'entrée de ce bois. Mais non, si je vous y conduisais uniquement pour vous être agréable, j'en aurais mauvais loyer.

Brun - Eh que dites-vous là ? Vous avez bien peu de confiance en moi.

Renart - Assurément.

Brun - Que craignez-vous ?

Renart - Une trahison, une perfidie.

Brun - C'est le démon qui vous donne de pareilles idées.

Renart - Eh bien ! donc, je vous crois. Je n'ai rien contre vous.

Brun - Et vous avez raison : car l'hommage que j'ai fait au roi Noble ne me rendra jamais faux ni déloyal.

Renart - J'en suis persuadé maintenant, et j'ai toute confiance dans votre bon naturel.

Ils vont jusqu'à l'orée du bois. Là se trouve un chêne fendu, maintenu ouvert par des coins.

Voilà, mon bon ami, ce que je vous ai promis : la réserve de miel est dans ce tronc. Entrez la tête, et mangez-en autant que possible. Nous irons boire ensuite.

Brun met ses pattes sur le tronc. Renart monte sur ses épaules et lui fait signe d'allonger le cou, et d'avancer le museau.

Ah ! maintenant, ouvrez bien la bouche, sire Brun, et surtout tirez la langue. Quel bon goût, n'est-ce pas ?

Brun pousse des cris aigus.

Mais, comme vous restez longtemps. Oh ! je l'avais prévu, vous gardez tout pour vous, sans m'en faire part. N'est-ce pas honteux de ne rien laisser à votre ami ? Si j'étais malade, et si j'avais besoin de douceurs, je crois que vous ne me donneriez pas de poires molles.

Renart crie en contrefaisant les paysans.

Haro ! haro à l'ours ! nous l'avons pris !

Brun, effrayé, tire, tire, et laisse une partie de son museau. Il passe devant la maison de Renart.

Comment vous trouvez-vous, beau sire Brun, d'avoir voulu manger tout le miel sans moi ? Vous voyez à quoi mène enfin la trahison. N'attendez pas de prêtre à votre dernier jour.

Il rit

Mais en se retournant, il voit tous les barons qui l'encerclent. Ils l'amènent à Noble.

La comparution de Renart

Hersent, Mésange : Alexia
Tiécelin : Vincent

Renart à J

Barons à C

Hersent - Beau gentil sire, faites-moi justice car Renart m'a emprisonné dans son repaire, à Maupertuis, pour y commettre l'adultère !

Noble - Croyez-moi, Dame Hersant, dans ce genre d'affaire, mieux vaut se taire.

Hersent - J'aurais voulu que la paix règne entre mon seigneur et Renart. En vrai, il n'obtint rien de moi comme on raconte qu'il l'a fait. Qu'on me soumette au jugement de l'eau bouillante ou du fer chaud. Mais à quoi bon me justifier, malheureuse et infortunée, puisqu'on ne me croira jamais ! Par tous les saints que l'on révère, Que Dieu sinon me secoure, Renart n'a rien fait avec moi qu'il

n'aurait pu faire à sa mère. Je ne parle pas pour favoriser sa cause. Peu me chaut ce qu'on fait de lui, ni qui l'aime, ni qui le déteste ! Mais je le dis pour Ysengrin, Qui de moi se montre jaloux au point de se croire cocu !

Tibert, *rigolant*. - Cocu.

Ysengrin - Beau gentil sire, faites-moi justice.

Noble - Ysengrin, renoncez à ce procès. Loin d'en tirer profit, vous ne faites que rappeler votre infortune. Bien naïfs sont les rois et les comtes - et tous ceux qui tiennent les grandes assemblées - récoltent des cornes par les temps qui courent.

Rires de Tibert et de la Cour.

Renart - Seigneur, écoutez mes péchés ! Dame Hersant ne dit pas la vérité et Ysengrin l'a soupçonnée à raison car je l'ai eue et bien des fois je m'en repens, mea culpa ! (A Noble.) Ah ! beau doux sire, j'ai mal agi et j'ai tant nui à Ysengrin que devant aucun tribunal je ne pourrais en rien le nier. Que Dieu m'aide à sauver mon âme ! Ainsi pour Dame Hersant, Je dois vous dire...

Ysengrin, *l'interrompant brusquement* - Trois fois il m'a fait attraper. Voici comment il s'y est pris.

Renart - Pour ce qui est d'être pris, pour Dame Hersant, hélas...

Ysengrin, *fort, pour couvrir la voix de Renart* - Il m'a fait tomber dans un piège, là où j'ai emporté l'agneau et là on me battit la peau Bien cent fois avant que je puisse m'échapper de cette maison.

Renart - Oui... mais Dame Hersant...

Ysengrin, *précipitamment* - Il m'a fait tomber dans un autre piège Où trois bergers m'ont découvert. Ils m'ont battu à fendre l'âme.

Renart - A propos de fendre, pour Dame Hersant...

Ysengrin - Chez un bourgeois, il y avait une pile de trois Jambons. Renart m'en a tant fait manger que je n'ai pas pu ressortir par où j'avais pénétré.

Renart - A propos de pénétrer, pour Dame...

Ysengrin - Il m'a fait pêcher dans la glace et j'en ai eu la queue gelée.

Noble - Silence !

Ysengrin - Une autre fois il m'a encore trahi. C'était devant la charrette aux poissons. Et cent fois, oui, cent fois, il m'a ainsi grugé au prix de mille tromperies, tant et tant que je me fis moine. Aucun autre que moi à la cour du roi, ne peut se plaindre autant de lui !

La Mésange - Écoutez donc aussi ma plainte et jugez-en ! J'ai voulu l'embrasser...

Murmure des barons.

Renart, *bas à Tibert* - Délicieuse mésange, j'en ai encore l'eau à la bouche !

La Mésange, *nerveuse* - Oui ! j'ai voulu l'embrasser... Mais pour faire la paix avec lui.

Murmure approbateur des barons.

Eh bien ! il a tenté de me croquer ! Heureusement que j'ai des ailes !

Renart, *bas* - Maudites ailes !

La Mésange - Je le juge donc déloyal car il s'est conduit envers moi comme un traître ! je vous le dis, il est foncièrement mauvais !

Ysengrin - Et, une nuit, la pleine lune se reflétait dans un étang ; il m'a fait croire que c'était un fromage ; alors j'ai plongé !

Renart, *bas à Grimbert, ricanant* - Il a plongé !

Tibert, *riant*. - Il a plongé.

Éclats de rires.

Ysengrin - Je veux obtenir réparation !

Les Autres - Et moi aussi.

Noble - Ysengrin, vous allez voir de vos propres yeux et vous allez entendre de vos oreilles comment je compte vous venger ! Oui ! Renart sera châtié d'importance pour son crime et pour sa folie !

Ysengrin - Sire, voilà qui est parlé ! On chantera partout vos louanges.

Renart vient s'agenouiller devant Noble.

Renart, *humble* - Majesté, je vous salue bien, moi qui vous ai mieux servi que tout autre baron de l'Empire. Ils ont tort tous ceux qui me dénigrent. Ce sont des jaloux qui pour se venger m'ont tant et tant fait que vous m'avez jugé à tort.

Cris des barons.

Noble - Silence.

Renart - Sire, dès qu'un roi se met à croire les mauvais larrons, à délaisser ses bons barons, à prendre la queue pour la tête, le royaume court à sa perte ; car ceux qui sont vils par nature Ne savent pas garder la mesure.

Nouvelle protestation des barons. Nouvelle intervention du roi.

Noble - Silence.

Renart - Il a dit : "Silence." Quand on les laisse dominer, ils s'acharnent à nuire aux autres. Ils exhortent à faire le mal pour pouvoir en

tirer profit et empocher les biens d'autrui. Si Messire Tibert le Chat fût attrapé et humilié, est-ce ma faute, palsambleu ? D'Ysengrin, je ne sais quoi dire car il n'a pas tort...

Ysengrin, triomphant - Ah ... je savais bien que ...

Renart - Il n'a pas tort d'affirmer que sa femme je l'ai aimée ! Mais elle ne s'est pas plainte.

Ysengrin suffoque de rage.

Suis-je traître envers cette Dame ? Et si le baron est fou de jalousie est-ce suffisant pour me pendre ? Non, Sire, et que Dieu me préserve ! Votre pouvoir royal est grand. Et la foi et la loyauté que j'ai toujours eues envers vous c'est ce qui m'a sauvé la vie. Mais maintenant que je suis vieux, je ne puis guère me défendre et je n'ai plus envie de plaider. C'est péché que me convoquer à la cour, mais j'y suis venu puisque mon seigneur le commande. Je suis devant lui, qu'il me prenne, qu'il me fasse brûler ou pendre. De lui, je ne peux me défendre, car je n'en ai guère la force. Mais ce serait pauvre justice de me pendre sans jugement !

Tibert - Je m'incline devant vous, Sire, qui maintenez paix et justice. Vous ne devez pas pour autant si mal traiter votre baron, mais le juger selon la loi. Car c'est sous votre protection que Renart est venu ici. Et si quelqu'un lui a grief, octroyez à Renart le droit de réponse, publiquement, comme il est d'usage à la cour.

Les Barons - Hein ! quoi ! il n'en est pas question.

Noble - Seigneurs, seigneurs, écoutez-moi ! Quel châtiment dois-je prévoir pour ce coquin sans foi ni loi ?

Les Barons - La mort. Pendez-le. Sire, ce n'est qu'un hors-la-loi ! Personne ne vous blâmera si vous décidez de le pendre.

Noble - Bien dit ! Alors qu'on fasse vite ! Et qu'on le pendre ! Et que personne ne conteste ! Car si on le laisse filer, jamais plus il ne reviendra !

On attrape Renart, puis on l'amène vers la potence.

Renart - Cher et noble roi, laissez-moi vous dire encore quelques mots.

Ils posent Renart.

Vous m'avez fait prendre et lier, et vous voulez me faire pendre ...

Les Barons - Oui.

Renart - Alors que je n'ai rien fait. Mais j'ai commis de grands péchés dont je voudrais me repentir. Au nom de la sainte Pénitence, je veux aller, portant ma croix, plaise à Dieu, au-delà des mers. Je serai sauvé si je meurs là-bas, mais si je suis pendu ici, ce sera grand mal pour mon âme.

Il se jette aux pieds du roi qui est pris de compassion.

Tibert - Sire, par Dieu, écoutez-moi. Comme il est vaillant et courtois, laissez-le partir en croisade. S'il revient au bout de cinq mois, il n'en sera que plus aguerris car c'est votre meilleur soldat.

Noble - Fort bien, qu'il prenne donc la croix ! Mais surtout qu'il reste là-bas !

Renart manifeste sa joie. On lui donne une tenue de pèlerin. Les barons grondent.

Renart, prêt à s'enfuir, se débarrasse de sa robe de pèlerin et de sa croix.

Renart - Sire, je rends cette défroque. Que maudit soit le rigolo Qui m'a encombré de ces hardes, De ce bâton et de ce sac !

Il jette ces objets à la tête des barons et s'enfuit.

Noble - Dieu ! comme je suis trahi, Blessé, ruiné dans les esprits, par Renart qui me craint si peu et me tient en si grand mépris.

Hurlant :

Seigneurs, qu'attendez-vous ? Courez après Renart Et si vous ne l'attrapez pas vous finirez tous pendus !

Les barons sortent en se bousculant et en criant des menaces de mort. On entend le rire de Renart qui s'éloigne peu à peu.

Renart teinturier et jongleur

Paysan : Vincent

Noble - Par avis solennel de notre Roi Noble, quiconque pourra s'emparer de Renart ne devra pas le conduire à la cour ni attendre l'arrivée d'un roi ou d'un comte, mais il devra le tuer ou le pendre sur-le-champ.

Renart passe en se cachant, se pose sur un sommet et commence une prière.

Renart - o Dieu de Trinité, toi qui m'as délivré de tant de périls et qui m'as laissé faire tant de mauvaises actions, protège-moi désormais, déguise-moi de telle façon qu'aucune bête en me voyant ne puisse me reconnaître. Voici justement la boutique d'un teinturier. Je vais plonger la tête dans une cuve.

Il en ressort teinté d'or vif. Renart s'examine, s'admire beaucoup, et part d'un rire joyeux.

Par ma foi, la teinture prend très bien. Jamais on ne me reconnaîtra dans aucun lieu où l'on m'a déjà vu.

Entre Ysengrin.

Hélas, je suis perdu : Ysengrin est fort et gras, alors que je suis amaigri, épuisé par la faim. Je ne crois pas qu'il me reconnaisse mais, quand j'ouvrirai la bouche, je peux être sûr qu'il me reconnaîtra entre tous. Je vais aller le trouver - advienne que pourra ! - pour avoir des nouvelles de la cour.

Goodbye, cher seigneur, moi pas savoir parler ton langue.

Ysengrin - Que Dieu te garde très cher ami ! D'où êtes-vous ? de quel pays ? Vous n'êtes pas originaire de France ni d'aucun pays que nous connaissons.

Renart - Nai, mi seignor, mais de Bretaing. Moi, foutre perdu tot mon gaaing et moi foutre chercher ma compaing. Moi, foutre pas avoir trouvé quelqu'un pour renseigner moi. J'ai cherché mon compaing dans toute le France et Angleterre. Moi, vouloir retourner en arrière, ne plus savoir, où le chercher. Mais avant tourne je à Paris pour tout le français apprendre.

Ysengrin - Est-ce que vous avez un métier ?

Renart - Ya, ya, moi être foutre très bon jongleur.

Ysengrin - Où est ta vielle ?

Renart - Mais, je, hier, volé, battu. Et ma vielle avoir été pris à moi. Si moi foutre avoir ma vielle, moi foutre faire une belle musique et un biau chant pour toi qui sembler une homme de bien. Ne foutre pas manger depuis deux jours entiers et maintenant mangera volontiers.

Ysengrin - Comment t'appelles-tu ?

Renart - Mon nom, foutre, être Galopin. Et vous, comment, beau sire, votre nom est ?

Ysengrin - Frère, on m'appelle Ysengrin.

Renart - Et foutre, vous êtes né dans cette contrée ?

Ysengrin - Oui, et j'y ai vécu longtemps.

Renart - Et tu sais du roi, des nouvelles ?

Ysengrin - Pourquoi ? tu n'as point de vielle.

Renart - Je foutre servir très volontiers ma répertoire à tout le monde. Moi foutre savoir bon chant anglais de Merlin, du roi Arthur, et de Tristan...

Ysengrin - Tu me sembles très savant. Mais n'aurais-tu pas vu - Dieu te garde ! - un sale rouquin, une sacrée engeance, un menteur, un traître au cœur de pierre. Ah ! si je le tenais entre mes mains, il faudrait qu'il meure au plus vite. Et j'ai, pour le faire, la permission, l'ordre et l'autorisation du roi.

Renart baisse la tête.

Renart - Par ma foi, seigneur Ysengrin, cette mauvaise canaille être complètement fou. Comment foutre sa nom être pelé ? dites-nous.

Ysengrin - Quel est son nom ?

Renart - Foutre, lui être pelé Sonnon ?

Ysengrin éclate de rire.

Ysengrin - Vous voulez connaître son nom ?

Renart - Foutre oui... Comment le peler ?

Ysengrin - Ce misérable a nom Renart.

Renart - Connais pas.

Ysengrin - Il nous berne tous. Il nous trompe tous. Ah, si je le tenais, la terre serait débarrassée de lui : il n'y tiendrait qu'une toute petite place.

Ysengrin mime un combat. Il fait de grands gestes pour montrer comment il réduirait Renart en bouille. Renart tâte les muscles d'Ysengrin.

Renart - Lui être foutrement foutu si toi l'avoir trouvé. Moi foutre pas vouloir lui ressembler.

Ysengrin - Mais parle-moi plutôt de ce métier que tu exerces. Saurais-tu t'en tirer à la cour mieux qu'aucun autre jongleur ?

Renart - Moi, foutre pas encore avoir trouvé mon maître.

Il jongle.

Ysengrin - Viens donc. Je connais un paysan qui possède une vielle. Il s'en sert pour amuser ses enfants. Il ne se passe pas une nuit sans que je l'entende. Si tu viens avec moi à la cour, tu l'auras.

Ils se mettent en route joyeusement. La nuit tombe. Ils arrivent à la maison du paysan. On entend la musique que fait la vielle. On la voit. Avec le paysan ronflant à ses côtés.

Frère, attends-moi ici. Je vais voir comment il me sera possible de la prendre.

Renart - Moi foutre rester tout seul ?

Ysengrin - Comment, tu es donc si peureux ?

Ysengrin éclate de rire.

Jamais je n'ai vu de jongleur courageux, de prêtre hardi ou de femme raisonnable. Ne t'inquiète pas, car je sais bien me tirer d'affaire. Assieds-toi donc ici pendant que j'irai chercher la vielle.

Ysengrin escalade, passe à l'intérieur. Il prend la vielle, la décroche et la passe à Renart.

Renart - L'occasion est trop belle ! Tant pis pour la suite !

Renart referme brusquement l'ouverture. Ysengrin chute puis cris d'un paysan.

P_{paysan} - Debout ! au voleur ! Il y a des voleurs dans la maison !

Ysengrin essaie d'ouvrir mais Renart est assis dessus en ricanant. On entend la voix étouffée d' Ysengrin pendant que le noir s'installe.

Y_{ysengrin} - Galopin, ouvre-moi ou je vais me faire écharper tout vif !

On entend des aboiements et Ysengrin qui pousse des hurlements de douleurs. Et le rire de Renart.